

DEUXIEME PARTIE

XVII

Récit de Yann Doutreleau, dix ans

Je m'appelle Yann Doutreleau. J'ai dix ans.

Une nuit de novembre, par grande pluie, j'ai entraîné mes six frères et nous avons quitté la ferme de nos parents. Nous sommes allés vers l'ouest. Mes frères ont été repris cinq jours plus tard, à Bordeaux, qui se trouve au bord de l'Océan. Moi non.

Cette nuit-là, je ne l'avais pas choisie...

Je ne dormais pas. J'étais blotti contre Fabien, je sentais sa respiration tiède et régulière contre ma joue.

Malgré la pluie qui battait, j'ai entendu des éclats de voix en bas. D'ordinaire, les parents dormaient, la nuit.

Ils ne s'engueulaient que le jour. Alors je suis descendu pour écouter. J'ai fait craquer le lit un peu. Fabien m'a demandé où j'allais. Je le lui ai dit.

L'oreille collée à la porte de la chambre de nos parents, je n'ai rien appris de nouveau.

Qu'ils n'avaient plus d'argent. Qu'elle voulait demander de l'aide. Que tout le monde le faisait. Qu'il ne voulait pas, lui. Qu'il préférait crever. Et nous crever avec.

La pluie a redoublé. Ils se sont tus. Et puis, au bout d'un long silence, elle a demandé :

— Et les chats ?

J'ai tressailli. Je pensais qu'ils ne savaient pas. Ces sept petits chats de la minette étaient nés la veille.

Et j'étais là, moi, quand ils étaient sortis du ventre de leur mère. Je l'avais vue, la minette, se coucher au fond du placard, miauler trois fois de douleur et pousser. Et griffer la paille.

Ils étaient nés sous mes yeux, les sept. Elle les avait léchés longuement, elle les avait séchés. Elle avait travaillé jusqu'à ce que tout soit propre, sec et chaud, et puis elle s'était couchée sur eux en miaulant une dernière fois. Et je lui avais dit :

— *Bravo, minette.*

Et maintenant la mère demandait :

— Et les chats ?

Et le père répondait :

— Je les tuerai tous les sept demain matin.

Alors la rage m'est venue au cœur. Elle s'est coulée dans mon corps tout entier, dans mes mains, mes épaules. Je n'étais plus que cela : un bloc de rage. Je suis remonté, j'ai tiré Fabien par la manche de son pull-over :

— *Il faut partir, Fabien ! Vite ! Tous ! Avant le matin !*

Et comme il voulait en savoir plus, je lui ai dit que les parents voulaient nous... faire du mal.

On a réveillé nos frères, on s'est habillés le plus chaudement possible et on est partis dans la nuit. En quelques secondes on était trempés, glacés... et perdus.

Je marchais devant. Fabien et Rémy me suivaient de près. Nos autres frères venaient derrière, se tenant par la main. Les deux petits pleurnichaient.

Quand les gendarmes ont ouvert la porte du garage, je me suis glissé dehors et j'ai attendu que les ambulances arrivent. Je me suis caché dans la première, sous le siège passager, et je n'ai plus bougé.

Un peu plus tard, tandis qu'elle roulait vers Bordeaux, j'ai vu la main de Rémy qui pendait de la couchette. J'ai tendu le bras et je l'ai grattée de l'ongle. Il a rampé un peu pour me voir. Ses yeux se sont écarquillés. J'ai à peine eu le temps de porter l'index à mes lèvres pour le faire taire.

— Rémy, écoute-moi. Je dois te dire quelque chose de grave. Les parents ne voulaient pas nous tuer.

Ils voulaient seulement tuer les chats. Et moi je ne voulais pas. Tu comprends ? Tu le diras aux autres, hein ?

Il a fait signe que oui. On s'est tenu la main jusqu'à Bordeaux. Je l'ai seulement lâchée quand l'ambulance s'est arrêtée à l'hôpital.

— Tu le diras aux autres, hein ?

J'ai attendu que tout le monde soit parti pour sortir de ma cachette. J'ai suivi des couloirs vides, j'ai poussé des portes. Je suis arrivé dans la rue. La ville de Bordeaux était déserte et froide. J'ai jeté sur mes épaules une couverture que j'avais prise dans l'ambulance, une couverture marron qui m'a servi de cape.